

L'inondation de 1333 à Florence : récit et hypothèses de Giovanni Villani

Laurence Moulinier, Odile Redon

► To cite this version:

Laurence Moulinier, Odile Redon. L'inondation de 1333 à Florence : récit et hypothèses de Giovanni Villani. *Medievals -Paris-*, Puv, 1999, pp.91-104. <halshs-00078063>

HAL Id: halshs-00078063

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00078063>

Submitted on 29 May 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'inondation de 1333 à Florence. Récits et hypothèses de Giovanni Villani

In: Médiévales, N°36, 1999. pp. 91-104.

Citer ce document / Cite this document :

Moulinier Laurence, Redon Odile. L'inondation de 1333 à Florence. Récits et hypothèses de Giovanni Villani. In: Médiévales, N°36, 1999. pp. 91-104.

doi : 10.3406/medi.1999.1450

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/medi_0751-2708_1999_num_18_36_1450

Laurence MOULINIER, Odile REDON

L'INONDATION DE 1333 À FLORENCE. RÉCIT ET HYPOTHÈSES DE GIOVANNI VILLANI

En 1333, le jour de la Toussaint, un véritable déluge s'abat sur Florence ; l'Arno en crue submerge la ville. La violence de l'événement et la gravité de ses conséquences poussent le chroniqueur Giovanni Villani (v. 1280-1348) à consacrer de longues pages à la description de la catastrophe et aux différentes tentatives d'interprétation auxquelles elle a donné lieu¹. Une inondation d'une telle ampleur, rompant si brutalement l'ordre des choses, ne pouvait en effet que susciter désarroi et interrogation : fallait-il y voir un avatar du Déluge originel, envoyé par Dieu en punition des péchés des Florentins, ou l'événement pouvait-il être assimilé à ce que nous appelons aujourd'hui « une catastrophe naturelle »², susceptible d'être rapportée à des causes strictement physiques ? Manifestation d'un Dieu courroucé ou phénomène naturel, le problème est posé ici de manière aiguë mais l'alternative n'est pas nouvelle, et on lui trouve des précédents – et une postérité – dans de nombreuses autres chroniques. On peut même tenter, à partir des différents types d'exposé, d'esquisser une hiérarchie des mentions de catastrophes naturelles ou de phénomènes rares : certains rapportent une exception climatique en ne lui accordant qu'une notation brève, comme l'auteur anonyme de la *Chronique de Mayence* à propos d'une crue du Rhin en 1372³ ou Jean Juvénal des Ursins au sujet de la Haute-Seine en 1394⁴ (la brièveté de la mention pouvant bien sûr aussi être due à l'éloignement géographique du chroniqueur, lorsqu'il rapporte un fait survenu hors de ses lieux de référence⁵) ; d'autres présentent un événement météorologique grave entraî-

1. GIOVANNI VILLANI, *Nuova Cronica*, Giuseppe PORTA éd., 3 vol., Parme, 1990-1991, livre XII, ch. 1-4, vol. 3, p. 3-42. Toutes les références ultérieures à l'œuvre de Villani renverront à cette édition, sous forme abrégée (par exemple ici NC XII-1-4, 3, p. 3-42). Giuseppe Porta a adopté, contrairement aux éditeurs antérieurs, un découpage de la *Cronica* en 13 livres (le premier étant arrêté après le chapitre 37, le second correspondant à la fin du premier – chapitre 38-61 – dans les éditions antérieures). G. Porta considère qu'il respecte ainsi la rédaction définitive de la NC ; nous nous tenons ici à la numérotation adoptée dans cette édition.

2. Sur ce thème qui fait l'objet d'un regain d'intérêt, voir tout récemment *Les catastrophes naturelles dans l'Europe médiévale et moderne*, Actes des XV^e Journées internationales d'Histoire de l'abbaye de Flaran, 10-12 septembre 1993, B. BENNASSAR éd., Toulouse, 1996, et Jacques BERLIOZ, *Catastrophes naturelles et calamités au Moyen Âge. L'effondrement du Mont Granier (1248) et autres essais*, Florence, 1998. Cf. aussi Gherardo ORTALLI, *Lupi, genti, culture. Uomo e ambiente nel Medioevo*, Turin, 1997, p. 155 sq.

3. *Chronicon Moguntinum*, C. HEGEL éd., MGH, SRG, Hanovre, 1885, rééd. 1949, p. 30.

4. Cité par M. CHAMPION, *Les inondations en France depuis le vr siècle jusqu'à nos jours*, Paris, 1859, t. 2, p. 10.

5. Voir par exemple les *Grandes chroniques de France* à propos d'un tremblement de terre

nant des conséquences et la mise en œuvre de remèdes, mais sans interrogation sur les causes, comme à l'occasion d'une crue de la Saône survenue en 1196⁶ ou encore de pluies torrentielles tombées dans le bassin parisien entre avril et juillet 1315⁷. D'autres enfin, comme Villani pour l'inondation de 1333, immortalisent un événement cassant l'ordre des choses et contraignant les hommes à rechercher à la fois des solutions pour leur survie et des explications pour leur tranquillité psychique. Le plus souvent, et faute de mieux, c'est la punition divine qui est invoquée pour expliquer le désastre, de manière plus ou moins argumentée⁸.

Les événements catastrophiques rapportés par les différentes chroniques que nous avons examinées (principalement allemandes, françaises et italiennes) sont très divers : éclipses, incendies, tremblements de terre, comètes, etc., frappent l'imagination au même titre que les inondations, mais c'est surtout ce dernier type de catastrophe que nous évoquerons ici. Le Déluge universel est la référence constante, le mot qui vient instinctivement sous la plume des chroniqueurs, pendant tout le Moyen Âge et au-delà (l'italien, par exemple, a gardé un verbe *diluviare*). D'historiens du haut Moyen Âge comme Grégoire de Tours⁹ ou Paul Diacre¹⁰ aux chroniqueurs de la Renaissance¹¹, on recourt au Déluge et à Noé dès qu'il s'agit de persuader les lecteurs de l'importance inouïe d'une crue ou d'une pluie. Villani ne fait pas exception, ouvrant son récit sur la formule *pareano aperte la cataratte del cielo*, « les cataractes du ciel paraissaient ouvertes », réminiscence de la *Genèse*¹², pour citer à nouveau le texte

dans la région de Pérouse : « Item en cest an meismes ou moys d'octobre l'an MCCCXXVIII trambla la terre moult forment et meismement en Ytalie, environ la cité de Perru, dont aucunes villes fondirent en abisme et aucuns chastiaux furent trebuschiez » (*Grandes chroniques de France*, J. VIARD éd., t. 9, Paris, 1937, p. 92).

6. Voir le témoignage cité par M. CHAMPION, *Les inondations*, op. cit., t. 3, p. 188 : « Les prières, les aumônes et les processions furent le seul remède à ces maux ; et quand, après tout cela, on eut fait le signe de la croix sur les eaux, elles se resserrèrent miraculeusement dans leurs lits ordinaires ».

7. Voir la *Continuatio* du *Chronicon* de GUILLAUME DE NANGIS (*Chronique latine de Guillaume de Nangis de 1113 à 1300*), H. GÉRAUD éd., Paris, 1843, t. 2, p. 354 : *Hoc anno, medio mensis aprilis usque ad finem mensis julii vel circiter, facta est inundatio pluviarum quasi continua frigusque aestivo tempore insolitum [...] et ob hoc, maxime toto mense julio vel quasi, factae sunt processiones a clero et populo*.

8. Voir par exemple, en 1570, le témoignage de Claude Haton à propos de la ville de Provins (dans M. CHAMPION, *Les inondations*, op. cit., t. 2, p. 107) : « Les hommes sages dudit Provins pensèrent ce déluge d'eau estre advenu en punition de Dieu sur la dite ville, pour les insolences que quasi toute personne y faisoient en danses et chansons par les rues, dès le jeudy au soir, jour de la petite Feste-Dieu, et la nuict mesme d'entre le vendredy et samedy que fut et advint ledit déluge ».

9. Voir entre autres GRÉGOIRE DE TOURS à propos d'une crue de la Loire en 580, cité dans M. CHAMPION, *Les inondations*, op. cit., t. 2, p. 189 : « La cinquième année du roi Chilbert, à l'automne, un véritable déluge affligea l'Auvergne ».

10. Cf. PAULUS DIACONUS, *Historia Langobardorum*, l. III, § 23, MGH, SRL, p. 104 : *Eo tempore fuit aquae diluvium in finibus Veneciarum et Liguria seu ceteris regionibus Italiae, quale post Noe tempore creditur non fuisse*.

11. Par exemple PARADIN à propos d'une inondation survenue en 1592 (*Mémoires pour l'histoire de Lyon...*, Lyon, 1573, chap. XI, « D'une estrange inundation du Rhône et de la Saône, qui abattit les murailles de Lyon », p. 84) : « environ l'automne, il commença une pluie si furieuse, vehemente et continuelle, qu'il sembloit que le déluge de Noé fust de retour ; et pleut vingt jours sans cesse, ne intermission. Ceste pluie, estoit avec tel débordement, quasi par toute la Gaule, que l'on eust jugé que toutes les bondes et cataractes du ciel estoient laschées, toutes les terres labourables et autres en pays plat, baignans en eau, et semblans une mer [...] ».

12. *Genèse*, 7, 11. L'expression *cataractae caeli* fut reprise par de nombreux auteurs chrétiens – voir par exemple le Pseudo-AMBROISE (*Sermones S. Ambrosio ascripti*, PL 17, col. 585-754), *Sermo* 23, 4 – et eut une longue postérité. Comparer entre autres la formule de Villani avec celle du *Chronicon Moguntinum* (op. cit., p. 7) au sujet d'une inondation survenue à Mayence le 1^{er} juillet 1358 : *Eo tempore circa octavam nativitatis sancti Johannis desursum catarracte celi sunt resolute*.

biblique quelques pages plus loin avec « l'eau claire surgissait de l'abîme »¹³ ; mais, comme nous le verrons, il se distingue des autres chroniqueurs par sa volonté de rechercher d'autres explications et de multiplier les approches du phénomène.

Giovanni Villani raconte, en observateur direct, en citoyen conscient et soucieux d'information, le « déluge » qui survint à Florence le 4 novembre 1333¹⁴. À cette date il a certainement dépassé l'âge de 50 ans et il poursuit depuis près de vingt ans l'écriture de sa *Cronica*. Avant 1333 il n'avait jamais connu d'inondation aussi catastrophique puisque le pôle de comparaison qu'il propose est l'inondation survenue à Florence soixante-quatre ans plus tôt, en 1269, à propos de laquelle il cite des témoins plus âgés que lui. Plus haut dans sa *Cronica*, il signalait, conformément aux modèles du genre, les inondations de moindre ampleur qui étaient survenues à Florence : le 15 décembre 1282, le 11 avril 1284 et le 5 décembre 1288¹⁵. Et, sur la foi de chroniques antérieures ou de récits ou regards contemporains, il rapportait plusieurs autres événements extraordinaires, surnaturels ou merveilleux, tels que des éclipses de soleil¹⁶, des tremblements de terre¹⁷ ou l'apparition de comètes¹⁸. Après l'inondation de 1333, de nouveau Giovanni Villani signale des pluies exceptionnelles et une crue de l'Arno le 5 décembre 1334, qui arracha les ponts improvisés après le « grande diluvio »¹⁹, puis des pluies et une inondation en 1345²⁰ : comme nous le verrons, cette année-là suscita, plus généralement que 1333, la réflexion des astrologues²¹. L'œuvre du chroniqueur s'achève sur la « mortalité » de 1347-1348 qui à la fin l'emporta²², et sur les tremblements de terre qui frappèrent le Frioul le 25 janvier 1348²³.

En 1333, l'inondation fut si exceptionnellement grave en Toscane qu'elle eut un écho dans la mémoire écrite jusqu'à Parme, Bologne et Ferrare²⁴. Le roi

13. NC XI-XII-1, p. 11 ; cf. *Genèse*, 7, 11 : « ce jour-là jaillirent toutes les sources du grand abîme et les écluses du ciel s'ouvrirent » (trad. *La Bible de Jérusalem*, Paris, 1975, p. 23).

14. Voir traduction plus bas.

15. Pour 1282, NC VIII-88, 1, p. 547 ; 1284, NC VIII-97, 1, p. 559 ; 1288 (NC VIII-126, 1, p. 593) ; ces inondations correspondraient au 1^{er} ou au 2^e degré de la hiérarchie proposée en introduction. Villani rapporte aussi un « diluvio d'acqua » en novembre 1330 à Chypre et en Espagne à Séville (NC XI-168, 2, p. 731), une crue du Pô dans la région de Mantoue et Ferrare en octobre 1331 (NC XI-192, 2, p. 755-6).

16. Le 22 juin 1192 (NC III-20, 1, p. 250), le 3 juin 1238 (NC III-28, 1, p. 310-311), le 27 juin 1321 (NC X-131, 2, p. 332) ; une éclipse de soleil et de lune le 16 juillet 1330 (NC XI-158, 2, p. 721). L'éclipse de soleil du 14 mai 1333, qui intervient dans l'explication astrologique du « déluge », est rappelée plus loin (NC XII-20, 3, p. 61) ; une autre éclipse de soleil le 7 juillet 1339 (NC XII-100, 3, p. 211-212).

17. En Bourgogne en 1239 (NC III-29, 1, p. 312), en Ombrie et Toscane en 1298 (NC IX-25, 2, p. 45), dans les Marches en 1328 (NC XI-111, 2, p. 663).

18. 1269 (NC VII-91, 1, p. 401-402) ; 1301 (NC IX-48, 2, p. 74) ; 1314 (NC X-65, 2, p. 267) ; voir aussi au début de juin 1337 (NC XII-68, 3, p. 151-152), en mars 1340 (NC XII-114, 3, p. 225-227) une comète présageant à Florence une mortalité suivie de disette, enfin en août 1347 (NC XIII-98, 3, p. 510).

19. NC XII-22, 3, p. 65-66.

20. NC XIII-50, 3, p. 415-416.

21. NC XIII-41, 3, p. 392-396.

22. NC XIII-83-84, 3, p. 483-488. La famine précéda l'épidémie, dès mars 1347. La succession chronologique des événements dans cette dernière partie de la chronique devient très embarrassée, entre les premiers mois de 1348 et des retours sur 1347 ; l'auteur n'a évidemment pas eu le temps de la revoir avant de mourir. Matteo Villani, quand il reprend la *Cronica* pour la continuer jusqu'en 1363, évoque la mémoire de son frère mort de la peste.

23. NC XIII-123, 3, p. 563-566.

24. Elle est signalée par les *Annales Parmenses*, par plusieurs chroniques de Bologne et par le *Cronicon Estense* : voir Pierre ALEXANDRE, *Le climat en Europe au Moyen Âge. Contribution à l'histoire des variations climatiques de 1000 à 1425, d'après les sources narratives de l'Europe occiden-*

de Naples Robert le Sage (1309-1343) en fut profondément ému et il écrivit, le 3 décembre 1333, un mois après le drame, une longue lettre aux habitants de Florence – que Villani reproduit intégralement –, commentant « le lamentable événement cause de si grand malheur, l'accident inattendu et brutal, et le désastre catastrophique qui, par l'excès des crues, tomba sur [leur] ville, les cataractes du ciel s'étant entr'ouvertes avec le consentement de Dieu »²⁵.

Récit d'une catastrophe

Suivons maintenant le récit que donne Villani au premier chapitre du livre XII de sa chronique.

« L'an du Christ 1333, le 1^{er} novembre, alors que la ville de Florence se trouvait en bonne et heureuse condition, plus puissante qu'elle n'avait jamais été depuis l'an 1300²⁶, il plut à Dieu, comme il dit par la bouche du Christ en son Évangile – "Veillez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure du jugement de Dieu" – d'envoyer [un avertissement] à notre cité.

Le jour de la Toussaint il commença à pleuvoir violemment à Florence et dans la campagne environnante et dans les hauteurs et les montagnes. La pluie continua pendant 4 jours et 4 nuits, augmentant monstrueusement et de manière tout à fait exceptionnelle, au point que les cataractes du ciel paraissaient ouvertes. La pluie était accompagnée de grands coups de tonnerre, de nombreux et effrayants éclairs, et la foudre aussi tombait. Tout le monde vivait dans une grande peur et toutes les cloches des églises sonnaient sans arrêt dans la ville, tant que l'eau monta. Dans toutes les maisons, [on tirait] cuvettes et chaudrons, avec de grands cris lancés à Dieu : "Miséricorde, Miséricorde", par les gens qui se trouvaient en danger ; les gens fuyaient de maison en maison et de toit en toit, faisant des ponts de maison à maison. Il y avait ainsi tant de bruit et de tumulte qu'on pouvait à peine entendre le son du tonnerre.

À cause de cette pluie l'Arno grossit en telle abondance d'eau que descendant des monts depuis sa source à grand fracas et violence, il submergea une grande partie de la plaine du Casentino et puis toute la plaine d'Arezzo et du Haut Valdarno, de sorte qu'il déborda et couvrit d'eau tous ces lieux, détruisit toutes les semences qui étaient déjà faites, abattit et déracina les arbres et, en avançant, entraîna les moulins et moulins à foulon qui étaient sur l'Arno et tous les édifices et les maisons proches de l'Arno qui n'étaient pas fortifiés. Beaucoup de gens périrent. Descendant dans notre plaine autour de Florence, la Sieve conflue avec l'Arno, or elle était elle aussi très grosse et sortie de son lit et elle avait inondé toute la plaine du Mugello ; de plus chaque ruisseau qui se jette dans l'Arno paraissait devenu un fleuve, ce pourquoi jeudi 4 novembre, à l'heure de none²⁷, l'Arno arriva si grossi à la ville de Florence qu'il

tale, Paris, 1987, p. 455-457 ; cet ouvrage est indispensable à l'étude historique du climat et des événements météorologiques.

25. « Questo è la lettera e sermone che il re Ruberto mandò a' fiorentini per cagione del detto diluvio », *NC* XII-3, 3, p. 26-40.

26. C'est en 1300 que Giovanni Villani dit avoir décidé d'écrire sa chronique.

27. « A nona » : l'heure de none au XIV^e siècle se situerait autour de midi, J. LE GOFF, *Pour un autre Moyen Âge. Temps, travail et culture en Occident : 18 essais*, Paris, 1977, p. 68.

couvrit en débordant la plaine de San Salvi et de Bisarno²⁸, atteignant sur les champs une hauteur de 6 ou 8 bras²⁹, voire parfois plus de 10 bras. La violence de l'eau fut telle que l'espace où coule l'Arno dans la ville ne put la contenir. C'était aussi par la faute de nombreux barrages faits à l'intérieur de la ville pour les moulins, qui relevaient l'ancien lit de l'Arno de plus de 7 bras.

La hauteur de l'eau à la porte de la Croce a Gorgo et à celle de Renaio s'éleva de plus de 6 bras. L'eau rompit et jeta à terre l'avant-porte de cette porte et rompit et jeta à terre les deux portes. Et dans le premier sommeil de cette nuit-là, elle rompit le mur de la commune au-dessus du Corso dei Tintori, juste en face du dortoir des frères mineurs sur une longueur de 130 bras. À la faveur de cette rupture l'Arno envahit plus encore la ville et conduisit une telle abondance d'eau que d'abord elle rompit et ravagea le couvent des frères mineurs et puis toute la ville en deçà de l'Arno³⁰, couvrit la plupart des rues et inonda plus ou moins suivant les endroits. Plus encore dans le sestier³¹ de San Piero Scheraggio et dans ceux de la porte San Piero et de la porte du Dôme. Nous donnons ces indications pour que les futurs lecteurs puissent comprendre les termes précis et les lieux notables que nous mentionnerons par la suite. Dans l'église et le Dôme de San Giovanni³² l'eau monta jusqu'au-dessus de l'autel, plus qu'à mi-hauteur des colonnes de porphyre situées devant la porte, à Santa Reparata jusqu'à l'arc des voûtes antiques sous le chœur, et elle renversa à terre la colonne surmontée d'une croix, qui sur la place commémorait San Zanobi. Au palais du peuple où siègent les prieurs³³, l'eau arriva à la première marche de l'escalier d'entrée, en face de la via Vacchereccia, qui est presque le lieu le plus haut de Florence. Au palais de la commune où siège le podestat³⁴ elle monta de 6 bras dans la cour du bas où l'on rend la justice ; à la Badia de Florence, jusqu'au pied du grand autel et de même à Santa Croce, au couvent des frères mineurs, elle monta jusqu'au pied du grand autel. À Orsanmichele et au Mercato Nuovo elle monta de 2 bras, au Mercato Vecchio de 2 bras sur toute la place.

Dans l'Oltrarno l'eau monta dans les rues qui longent l'Arno jusqu'à une grande hauteur, surtout vers San Niccolò, au borgo Pidiglioso et au borgo San Friano et vers Camaldoli, chassant le menu peuple et les pauvres gens qui habitaient au rez-de-chaussée³⁵. Sur la place jusqu'à la rue transversale et via Maggio jusque près de San Felice.

Ce jeudi à l'heure de vêpres, dans la force impétueuse du cours de l'Arno l'eau rompit le barrage d'Ognissanti et une grande partie du mur de la commune qui est en face et derrière le borgo San Friano, en deux endroits, sur une distance de plus de 500 bras. Et la tour de garde qui était à la tête du mur fut presque entièrement abattue par deux coups de foudre. Après la rupture du barrage d'Ognissanti, aussitôt croula et tomba

28. À l'est de Florence, San Salvi au nord de l'Arno, Bisarno au sud.

29. 3 à 5 m.

30. C'est-à-dire la rive droite, au nord du fleuve.

31. La ville de Florence est divisée administrativement en 6 sestiers.

32. C'est-à-dire le baptistère. De toute évidence c'est cet édifice qui au temps de Villani est appelé « Dôme », et non la cathédrale, Santa Reparata, voir aussi *NC III-1*, 1, p. 98.

33. Le Palazzo Vecchio.

34. Le Bargello.

35. Sur les quartiers pauvres de Florence, voir Alessandro STELLA, *La révolte des Ciompi. Les hommes, les lieux, le travail*, Paris, 1993, p. 125-133.

le pont alla Carraia, sauf deux arches de ce côté³⁶. Aussitôt après de la même manière tomba le pont Santa Trinita, sauf une pile et une arche du côté de l'église, et puis le Ponte Vecchio fut bouché par de nombreuses pièces de bois entraînées par l'Arno, de sorte que, resserré en son cours, l'Arno monta et franchit l'arche du pont, passa sur les maisons et les boutiques qui étaient dessus, et par le flux de l'eau l'abattit et la détruisit complètement ; il ne resta que deux piles au milieu. Au pont Rubaconte l'Arno franchit l'arche de côté et rompit une partie des berges et les détruisit en plusieurs lieux. Il rompit et jeta à terre le palais du castello Altafronte et une grande partie des maisons de la commune situées sur l'Arno depuis le castello jusqu'au Ponte Vecchio.

La statue de Mars qui était sur le pilastre au pied du Ponte Vecchio de ce côté³⁷ tomba dans l'Arno. Note à propos de Mars que les Anciens disaient et écrivirent que lorsque la statue de Mars tomberait ou serait enlevée la ville de Florence courrait un grand danger ou subirait une grave mutation. Ce ne fut pas dit sans raison mais au contraire prouvé par expérience, comme cette chronique le mentionnera.

Après la chute de Mars, toutes les maisons qui se trouvaient entre le Ponte Vecchio et le pont alla Carraia jusqu'au canal au bord de l'Arno s'écroulèrent, de même au borgo Sant'Jacopo, et de même toutes les rues longeant l'Arno sur les deux rives s'écroulèrent, si bien qu'à regarder les ruines on croyait voir un chaos ; de même s'écroulèrent plusieurs maisons mal construites, dans plusieurs quartiers de la ville.

La nuit venue, l'Arno fit crouler le mur de la commune vers le pré d'Ognissanti sur 450 bras ; si cette rupture n'avait pas libéré l'abondante masse d'eau dont la ville était pleine et qui continuait encore à monter, la ville aurait certainement couru un grand danger et l'eau serait montée encore deux fois plus haut qu'elle ne fit dans tous les secteurs de la ville. Mais après la rupture du mur toute l'eau qui était dans la ville s'écoula à toute vitesse vers l'Arno et disparut presque de la ville sauf du lit de l'Arno, le vendredi à l'heure de none, laissant la ville, toutes les rues et les maisons et boutiques au rez-de-chaussée et en sous-sol pleines d'une eau boueuse et puante, qui ne fut pas éliminée avant 6 mois et qui gâta tous les puits de Florence ; ils durent tous être recreusés à cause de l'enfoncement du lit de l'Arno.

[Villani décrit ensuite la progression de l'inondation dans le contado de Prato, dans le Valdarno inférieur et jusqu'à Pise ; il évoque les dégâts matériels causés par les eaux mais note aussi que "dans toute la plaine du Valdiserchio et autour de Pise", le fleuve en crue laissa ensuite tant d'alluvion "qu'en plusieurs zones il releva le terrain de 2 bras, au grand bénéfice du pays"].

Ce déluge causa à la ville et au contado de Florence de grosses pertes humaines, environ 300, entre hommes et femmes, grands et petits – mais non pas 3 000 comme on avait cru d'abord –, de grosses pertes en bétail, la ruine de nombreux ponts, maisons, moulins et moulins à foulon ; dans le contado il ne resta aucun pont sur nul fleuve ni fossé qui ne fût en ruines. Il y eut aussi perte de marchandises, de draps de laine des drapiers dans le contado, d'outils, d'équipements domestiques et de vin, car [l'eau] entraîna des barriques pleines et en brisa beaucoup. De

36. C'est-à-dire au nord.

37. C'est-à-dire au nord.

même le blé et les grains qui étaient dans les maisons, sans compter la perte de ce qui avait déjà été semé, la ruine des terres et des champs (*lacune dans le texte*). L'eau couvrit et ravagea, rompit et ravina les monts et les pentes, et emporta toute la bonne terre.

Si on devait faire une estimation en argent des dégâts subis par les Florentins, moi qui ai vu ces choses, je ne pourrais ni ne saurais déterminer un chiffre convenable, ni proposer une estimation. Mais la seule commune de Florence fut si atteinte par la ruine des ponts, de l'enceinte urbaine et des rues qu'elle dépensa plus de 150 000 florins d'or pour les refaire³⁸.

Ce désastre ne toucha pas seulement Florence et son district, même si l'Arno fit le pire, dans l'excès de son débordement. Mais partout où se trouvent des fleuves et des rivières ou torrents en Toscane et en Romagne, ils gonflèrent au point d'arracher tous leurs ponts et sortirent de leur lit, surtout le Tibre, et ils couvrirent les plaines alentour en faisant de très gros dégâts dans le contado de Borgo San Sepolcro, de Città di Castello, de Pérouse, de Todi, d'Orvieto et de Rome ; le contado de Sienne, celui d'Arezzo et la Maremme furent aussi cruellement touchés.

Note bien qu'au moment de l'inondation et plusieurs jours après, la farine et le pain manquèrent gravement à Florence parce que les moulins et les fours étaient endommagés, mais les habitants de Pistoia, Prato, Colle (val d'Elsa) et Poggibonsi et des autres villes du contado et d'alentour, vinrent au secours de la ville de Florence en fournissant une grande abondance de pain et de farine, qui était alors devenue extrêmement nécessaire.

Les Florentins les plus âgés qui jouissaient encore de leurs sens et d'une bonne mémoire se demandèrent quelle avait été l'inondation la plus grave, celle-ci, ou celle qui advint en l'an du Seigneur 1269³⁹. La plupart dirent qu'il n'y avait guère eu moins d'eau la première fois mais que le lit de l'Arno se trouvait maintenant surélevé parce qu'en sa fâcheuse imprévoyance la commune avait laissé les propriétaires des moulins sur l'Arno élever les barrages, au point que le cours du fleuve arrivait 7 bras (presque 4 m) plus haut que l'ancien ; la ville fut donc plus inondée et subit de plus grands dégâts que lors de l'inondation précédente. Mais à celui qu'il n'aime pas, Dieu fait perdre l'esprit.

Contre cet obstacle des barrages, la commune de Florence fit immédiatement un décret interdisant tous les barrages et les moulins sous les ponts sur une distance de 2 000 bras en amont du pont Rubaconte⁴⁰ et de 4 000 bras en aval du pont alla Carraia, sous peine de lourdes amendes. Elle donna l'ordre et nomma des officiers pour refaire les ponts et les

38. En matière d'estimation des dégâts, Villani atteint une précision remarquable ; comparer par exemple avec la *Chronique de Mayence* au sujet d'une inondation en 1344 (*Chronicon Moguntinum*, op. cit., p. 34) : *Predictum deluvium fuit ipso die epiphanie Domini, et circa idem tempus et omnis terra erat aquis occupata preter montagna ; in Maguncia replevit aqua omnia cellaria et domus in planis sitas ; et scola sancte Marie ad Gradus, et omnia cellaria ibidem erant aquis Rheni copiose referta, et fluxit aqua usque ad gradum eiusdem ecclesie.*

39. L'inondation de 1269 est notée par Villani, NC VIII-34, 1, p. 466 ; il en a eu connaissance par des témoins et par des textes. En effet si la *Chronique* est entièrement originale pour les années 1322-1348, elle dériverait largement pour les événements climatiques de 1269, mais aussi de 1282, 1284 et 1288, d'une recension des annales de la ville de Florence commencée à la fin du XII^e siècle et continuée jusqu'en 1278 puis jusqu'en 1308 ; aujourd'hui perdue, cette source aurait été également utilisée par les *Gesta Florentinorum*, les *Annali Fiorentini* de Simone della Tosa et la *Chronique* de Marchionne di Coppo Stefani (P. ALEXANDRE, *Le climat en Europe*, op. cit., p. 260).

40. À l'emplacement de l'actuel Ponte alle Grazie.

murs écroulés. Mais, revenant à l'interrogation précédente, nous croyons que si cette inondation fut beaucoup plus grave que la précédente, ce n'est pas seulement à cause de la masse de pluie tombée mais par l'effet d'un tremblement de terre. Il est certain que l'eau claire surgissait des profondeurs à grands jets, sur plusieurs terrains ; ceci nous l'avons vu en plusieurs lieux, même sur les montagnes. C'est pourquoi nous avons dans cette chronique donné plus de place à cette extraordinaire inondation, pour qu'on en garde perpétuelle mémoire, car ce fut un événement d'une extrême singularité ; en effet depuis que la ville de Florence avait été détruite par Totila, "fléau de Dieu"⁴¹, jamais plus grand malheur ni ravage n'était advenu⁴². »

Plusieurs systèmes d'explication

Le déluge avait déjà été annoncé au terme du livre précédent comme un des périls majeurs connus par Florence depuis sa re-fondation⁴³ – « quasi uno rimutamento di secolo » ; il est d'emblée placé sous le signe de la volonté divine et des Écritures et ses effets sont rappelés au moins jusqu'en 1336⁴⁴. Les « cataractes du ciel » s'ouvrirent le lundi de la Toussaint et restèrent déchaînées jusqu'au jeudi 4 novembre. En plusieurs séquences de longueur inégale, Villani décrit donc l'accident météorologique et suit minutieusement, comme certains de ses devanciers⁴⁵ mais avec une précision extraordinaire, la crue du fleuve de la montagne jusqu'à la mer, proposant au fil du récit quelques commentaires et explications.

Vivre un tel événement et ses conséquences, l'écrire – sans doute peu après –, le cadrer dans l'histoire d'une ville, conduit évidemment l'auteur à s'interroger sur les formes du réel et sur les causalités. La ville entière aussi s'interroge : « D'un grand débat qui eut lieu à Florence au sujet de l'inondation, survint-elle de par le jugement de Dieu ou par le cours de la nature » : le débat est posé sur le plan scientifique et Villani en rapporte les termes⁴⁶. Lui-même, en décrivant l'inondation, a montré une véritable science de l'observation des phénomènes naturels. La qualité de l'exposé, le souci de reproduire ensuite les arguments des astrologues (qu'il n'a pas toujours compris) et des théologiens (qu'il tire plutôt vers l'histoire) montrent bien que le chroniqueur dispose d'un outillage culturel qui lui permet de dépasser la simple expérience pour interroger les faits et pour tenter des interprétations suivant divers systèmes accessibles en son temps (même s'il ne les domine pas tous également).

La description de la crue qui entraîna l'inondation de la ville est parfaite,

41. En latin dans le texte : *Flagellum Dei*.

42. NC XII-1, 3, p. 3-12. La traduction en français de ce texte par O. Redon a déjà été publiée par EAD., « Une géographie de la Toscane chez un chroniqueur du XIV^e siècle, Giovanni Villani de Florence », dans *Savoirs des lieux. Géographies en Histoire*, Saint-Denis, 1996, p. 31-34 (Cahiers de Paris VIII/Recherche).

43. Re-fondation par Charlemagne (NC III-21, 1, p. 141-142) après la destruction par les Goths de Totila (NC III-1, 1, p. 95-98).

44. La reconstruction du pont alla Carraia « il qual era caduto per lo diluvio » ne fut achevée que le 1^{er} janvier 1336 (NC XII-12, p. 52-53).

45. Voir par exemple les *Grandes chroniques de France*, op. cit., t. 8, Paris, 1934, p. 81 : « Selon le temps de grâce mil CC III^{xx}, le fleuve de Saine issi hors de son chanel et s'espandi par tout le pays et vint a si grant navie à Paris que elle rompi le maistre arche de grant pont et quassa et froissa des autres jusques à VI, et rompi de petit pont le greigneur partie, et enclost Paris de toutes pars, si que nul n'i pooit aler ne venir fors que par navie ».

46. NC XII-2.

prenant en compte l'excès des pluies, la rapidité des pentes, le renforcement par les confluences, l'obstacle des barrages, la divagation en basse plaine. Le ravinement des terres en amont est bien vu, comme l'alluvionnement près de Pise. Dans l'exposé des conséquences la nécessité de recreuser les puits est correctement liée à l'enfoncement du lit de l'Arno⁴⁷ et à la baisse de la nappe phréatique.

Une même pertinence guide les analyses démographiques et économiques : Villani cite le nombre des victimes qui avait été lancé dans l'affolement du premier jour, 3 000, pour le ramener après réflexion à 300, en comptant les hommes, les femmes et les enfants. Il limite l'évaluation des frais de reconstruction à ce qu'il sait de manière certaine, c'est-à-dire les 150 000 florins que dépensa la commune pour les ponts, la voirie et l'enceinte. Il retient enfin les dispositions prises par la commune pour assurer le passage du fleuve avant la reconstruction des ponts et pour éviter le pire en cas de nouvelle crue⁴⁸. En ces matières on reconnaît parfaitement le Villani banquier, officier communal, celui des « statistiques » bien connues de la commune de Florence en 1336-1338⁴⁹.

Cependant, déjà dans le cours de cet exposé réaliste, Villani fait entrevoir d'autres systèmes de raisonnement ; il fait ainsi intervenir la magique statue de Mars située sur le pilastre « au pied du pont Vecchio », dont la chute, suivant les anciens, présageait pour Florence « grand danger et bouleversement ». Or il avait une autre fois mentionné la chute dans l'Arno de l'image de l'« Idio Marti » à sa place chronologique quand le roi goth Totila avait détruit la ville, le 28 juin 450⁵⁰. À 883 ans de distance, le même signe est invoqué, inséré au moment tragique du discours de vie et de mort de la cité. Ici donc se croisent l'observation du phénomène naturel, le sens historique de la ville, la force magique du dieu antique.

Cependant la commune de Florence interroge les astrologues, et Villani essaie de reproduire leur argumentation. En cela les dirigeants florentins s'inscrivent dans un courant plus général : en France par exemple, c'est au XIV^e siècle que l'astrologie prend son véritable envol. Dans les années 1315, des astronomes parisiens entreprennent de rectifier les erreurs du calendrier julien pour fixer avec plus d'exactitude la date des lunaisons de printemps (déterminante pour calculer celle de Pâques) et les fameuses tables alphonsines, apparues vers 1320 et mises sous le nom du roi de Castille Alphonse X *El Sabio* par des universitaires en quête de prestige, sont en réalité l'œuvre d'astronomes parisiens du début du XIV^e siècle, dont Jean de Saxe et Jean de Sicile ; elles jouèrent jusqu'au XV^e siècle d'une grande notoriété. Toutefois, comme le font remarquer Jean-Patrice Boudet et Thérèse Charmasson, la progression du rôle des astrologues dans la vie publique à la fin du Moyen Âge, bien qu'incontestable, « ne fut ni linéaire, ni également répartie sur l'échiquier européen »⁵¹. En France, par exemple, le goût bien connu de Charles V pour la « science des estoilles »

47. L'abaissement du lit est évalué à 6 bras et invoqué pour expliquer les effets réduits de l'inondation de 1334 (NC XII-20, 3, p. 65).

48. NC XII-4. La commune interdit les moulins et les barrages en amont du pont Rubaconte (à l'emplacement de l'actuel pont alle Grazie) sur 1 km, en aval du pont alla Carraia sur 2 km.

49. Cf. NC XII-92-94, 3, p. 191-202. Villani passe pour le premier auteur du Moyen Âge à s'être intéressé à la statistique, et ces chapitres sont traduits en français dans différents recueils de documents : un long extrait en particulier dans Olivier GUYOTJEANNIN, *Archives de l'Occident*, t. 1, *Le Moyen Âge, V-XV^e siècle*, Paris, 1992, p. 614-622.

50. NC III-1, 1, p. 98.

51. Cf. J.-P. BOUDET et Th. CHARMASSON, « Une consultation astrologique princière en 1427 », dans *Comprendre et maîtriser la Nature au Moyen Âge. Mélanges d'Histoire des sciences offerts à Guy Beaujouan*, Genève, 1994, p. 255-278.

reflète avant tout une passion personnelle, contre laquelle le roi était d'ailleurs mis en garde par son conseiller Nicole Oresme : ce n'est qu'au milieu du ^{xv}^e siècle qu'apparaît dans les comptes de l'Hôtel du roi un personnage rémunéré régulièrement en tant qu'« astrologien », et des chroniques du ^{xvi}^e siècle traduisent encore une certaine méfiance à l'égard du déterminisme astral⁵². Par ailleurs, « la place accordée à l'astrologie dans l'enseignement universitaire de haut niveau paraît avoir été globalement plus grande en Italie puis en Europe centrale qu'en France ou en Angleterre »⁵³ – de fait, c'est d'Italie que Charles V avait fait venir celui qui serait son astrologue préféré, Thomas de Pizan (de Pizzano, près de Bologne)⁵⁴.

La doctrine des grandes conjonctions devint en tout cas à la mode en différents endroits d'Europe comme il apparut avec la plus grande évidence en 1345 : la grande conjonction Saturne-Jupiter de cette année-là (accompagnée d'une éclipse totale de lune le 18 mars⁵⁵) dont Villani, nous l'avons dit, fait également état, donna lieu à de nombreuses prédictions, et les différences d'appréciation d'un auteur à l'autre varient selon le matériel astronomique utilisé⁵⁶. Si l'on en croit Villani, « maestro Pagolo fils de ser Piero » (peut-être Paul Dagomari, mathématicien et astronome-astrologue) avait opté à juste titre pour le 28 mars à 20° Verseau, alors que l'*Almanach* de Profatius Judaeus⁵⁷ et les tables de Tolède la plaçaient le 20 mars⁵⁸.

Les chroniques (et pas seulement celle de Villani) se firent l'écho de cette doctrine des grandes conjonctions⁵⁹, et la peste noire, en l'accréditant, ne fit que la renforcer, contribuant à promouvoir le rôle des astrologues dans la société. Des « prédictions » fleurirent même a posteriori : Geoffroy de Meaux laissa

52. Voir entre autres le témoignage de Materon, secrétaire à la chambre des Comptes de Grenoble de 1521 à 1550 : « Les astrologues, feignant d'être guidés par l'art du mouvement des astres, non encore approuvé des honnêtes gens, avaient annoncé, quelque temps d'avance, que cette année 1524 de la nativité du Christ, au mois de février, surviendraient des révolutions telles qu'on n'en avait jamais vu ; le vulgaire, trop crédule et facile, y crut [...] » (Archives de l'ancienne Chambre des Comptes de Grenoble, Registre V^o Generalia, fol. 1r, cité par M. CHAMPION, *Les inondations*, op. cit., t. 3, p. 188).

53. Cf. J.-P. BOUDET et Th. CHARMASSEN, « Une consultation astrologique princière en 1427 », loc. cit., p. 255.

54. Sur le développement de l'astrologie en Italie voir S. CAROTI, *L'astrologia in Italia*, Rome, 1983 (p. 192-193 sur Villani).

55. Cf. NC XIII-41, 3, p. 393 : « e la luna scuratta tutta a di XVIII del detto mese di marzo ».

56. Cf. J.-P. BOUDET, *Lire dans le ciel. La bibliothèque de Simon de Phares, astronome du ^{xv}^e siècle*, Bruxelles, 1994, p. 150 n. 125.

57. Il s'agit de Jacob ben Mahir ibn Tibbon (v. 1236-1304), doyen de la faculté de médecine de Montpellier vers 1300, qui traduisit plusieurs traités astronomiques en hébreu, construisit un quadrant employé comme astrolabe, et aurait peut-être inventé le bâton de Jacob (ou arbalestrille) qui fit connaître Lévi ben Gerson en 1324 (cf. G. BEAUJOUAN, « La science dans l'Occident médiéval chrétien », dans R. TATON dir., *Histoire générale des sciences*, t. 1, *La science antique et médiévale*, Paris, 1966, p. 570, 580, 613).

58. Cf. NC XIII-41, 3, p. 392-393 : « secondo l'adequazione di mastro Pagolo di ser Piero, gran maestro in questa isciencia, fue la congiunzione di Saturno e di Giove a gradi XX del segno dello Aquario [...]. Ma secondo l'almanaco di Profazio Giudeo e delle tavole tolletane dovea essere la detta congiunzione a di XX del detto mese di marzo ». Élaborées au ^x^e siècle par Azarquiel (al-Zarqali), les tables de Tolède furent traduites en latin dès le ^{xii}^e siècle et « la fin du Moyen Âge s'en souvenait encore » (E. POULLE, « Un témoin de l'astronomie latine du ^{xiii}^e siècle, les tables de Toulouse », dans *Comprendre et maîtriser la Nature*, op. cit., p. 55-81, p. 56).

59. Voir entre autres les *Grandes chroniques de France*, op. cit., t. 8, Paris, 1934, p. 252-253 : « Le derrenier jour de fevrier fu conjonction des trois planetes plus hautes, c'est assavoir de Mars, de Jupiter et de Saturne ; et selon le jugement des sages astronomiciens qui pour le temps demouroient à Paris, laditte conjonction, selon leur dit, valait trois conjonctions ; c'est assavoir conjonction grant, très haut et moienne, et ne pavoit avenir mais que en [blanc] du moins. Et pour ce elle demonstroït et segnefoït choses grans et merveilleuses et qui n'aviennent que trop pou et à tort, ci comme sont mutacions de lois, de siècles, de royaumes et advenements de prophètes ».

ainsi un traité à ce sujet, mais écrit après le déclenchement de la peste noire ; à Oxford, Jean de Eschenden semble avoir aussi écrit un traité sur la conjonction de mars 1345 mais la fin du texte pourrait bien être une addition postérieure⁶⁰ ; et Villani lui-même, dans le XIII^e livre de sa *Cronica*, explique après coup la crue de l'Arno survenue à Florence en 1345 par la conjonction des planètes Saturne et Jupiter du 28 mars qu'il a signalée quelques chapitres plus haut⁶¹ : « La conjonction passée commença à manifester son influence ; elle fut le signe et la cause des mauvaises récoltes et de la disette qui survint l'année suivante comme nous l'exposerons plus avant »⁶². Tout en se laissant porter par l'air du temps, Villani pour sa part n'avait peut-être pas les moyens scientifiques requis pour une bonne compréhension et dans la prévision qu'il prête à « maestro Pagolo » en 1345, il aurait, selon Jean-Patrice Boudet, « inversé les coordonnées »⁶³.

Revenons à 1333 : l'explication que Villani donne du déluge de cette année-là selon les lois de la *storlomia*, est remplie d'approximations d'un strict point de vue astronomique et ne saurait être considérée comme un texte « technique ». Nous n'entrerons pas ici dans les détails de sa démonstration, dont lui-même propose d'ailleurs une sorte de résumé : « Note bien, lecteur, et retiens, [même] si tu n'entends rien à ladite science, que tu trouveras conjointes, aux point et jour où survint l'inondation, presque toutes les sept planètes du ciel, ensemble physiquement ou par divers aspects et dans les maisons et les limites des signes, susceptibles de bouleverser l'air et les cieux et les éléments et de provoquer les susdites influences »⁶⁴, mais il faut savoir qu'il ne donne aucune précision chiffrée des longitudes célestes (« déclinaisons ») et que ses notations restent trop vagues pour que l'on sache sur quels textes ou quelles tables il se fonde⁶⁵. Il hésite sur la nature de la planète Mercure, d'abord présentée comme une planète aquatique puis comme une planète mixte, et n'évite pas la contradiction : pour répondre à la question « Pourquoi Florence a-t-elle été touchée plus durement que Pise ? », il invoque des affinités entre villes et signes du zodiaque, attribuant la Balance à Pise et le Bélier à Florence, et conclut : « Il semble que ces différences et conjonctions expliquent que l'inondation ait été plus grave et ait fait plus de dégâts à Florence qu'à Pise »⁶⁶. Or, ailleurs, au livre XI, à propos d'une grande disette ayant frappé sa ville et presque toute l'Italie en 1329, il associait Florence au signe du Lion⁶⁷. En outre, il oublie que, à quelques pages de distance, il avait expliqué la relative modération de l'inondation à Pise par la présence des lagunes et de chenaux. En 1333, s'il a entendu des éléments d'un débat, il ne semble pas avoir consulté de spécialistes. On constate donc qu'entre 1333 et 1345, il a progressé puisque, la deuxième fois, il se réfère nommément à des hommes de science et qu'il est

60. Nous sommes redevables de ces informations au séminaire d'Histoire des sciences de Danielle Jacquart, École Pratique des Hautes Études, Paris.

61. NC XII-41, 3, p. 392-396.

62. NC XIII-50, 3, p. 416.

63. Cf. J.-P. BOUDET, *Lire dans le ciel*, op. cit., p. 150, n. 125.

64. NC XII-2, 3, p. 15.

65. Sur l'explication astrologique donnée par Villani du phénomène météorologique de 1333, on peut consulter l'introduction de P. ZAMBELLI, « Astrologer's Theory of History », in P. ZAMBELLI éd., *Astrologi hallucinati. Stars and the End of the World in Luther's Time*, Berlin/New York, 1986, p. 1-28, p. 24. Nous remercions chaudement Max Lejbowicz de nous avoir apporté ses lumières et ses critiques sur l'astrologie villanienne.

66. Cf. NC XII-2, 3, p. 16.

67. Cf. NC XI-119, 2, p. 673 : « E nota che sempre che la pianeta di Saturno saraè ne la fine del segno del Cancro e infino al ventre del Leone, carestia fia in questo nostro paese d'Italia, e massimamente nella nostra città di Firenze, pero che pare attribuita a parte di quello segno ».

capable de citer des instruments de calcul. L'astronomie avait gagné du terrain dans les milieux « raisonnablement » cultivés.

Les astrologues dont Villani rapporte de son mieux les explications sont dits « astrologues naturels », c'est-à-dire ceux qui ne se lancent pas dans des prédictions et sont donc à ce titre tolérés par l'Église. Impossible d'oublier que quelques années auparavant, en 1327, l'astrologue Cecco d'Ascoli avait été brûlé par l'Inquisition de Florence, les thèses de son ouvrage, l'*Acerba*, ayant été jugées hérétiques. Si extraordinaire qu'il puisse sembler, les théologiens admettent qu'un événement comme l'inondation de 1333 obéit à des lois scientifiquement démontrables mais pas pour autant indépendantes de la volonté de Dieu⁶⁸ : « Dieu est au-dessus du cours céleste, c'est lui qui le meut, le dirige et le gouverne ; et le cours de la nature dépend de Dieu »⁶⁹.

Aussi la catastrophe de 1333 fut-elle l'occasion de discours au peuple pour lesquels, pour ainsi dire, astrologues et théologiens se donnèrent la main : mêlant leurs voix, ils expliquèrent en effet à la population les motifs de l'inondation, car les causes alléguées par les astrologues pouvaient bien être vraies – ce qui n'était pas toujours le cas⁷⁰ ! – aux yeux des théologiens : elles n'en revêtaient pas pour autant un caractère de nécessité (au sens premier de « ce qui ne peut pas ne pas être »), si ce n'est par le commandement de Dieu⁷¹. Et Villani de procéder à une relecture des événements similaires rapportés par la Bible, afin d'y puiser de quoi trancher définitivement entre cours naturel des choses et arcanes du plan divin. Au système d'explication par l'astrologie succède donc une approche à vrai dire plus historique et comparatiste que proprement théologique. Villani écarte délibérément les arguments proprement scientifiques pour être mieux compris du lecteur, dit-il : « Et, afin que ce soit plus clair et facile à comprendre par le lecteur, de tous les longs raisonnements et des subtiles argumentations de ces savants, nous ne prendrons et retiendrons que le plus gros, en exposant à ce sujet quelques exemples véridiques et clairs et des miracles de l'Écriture sainte »⁷². Il commente chacun de ces cas en le plaçant du côté de la grâce divine (pardon) ou de la justice (punition), et dans le cours de la nature, au-dessus d'elle ou contre elle. Ainsi la Création⁷³ est l'effet de la grâce de Dieu agissant au-dessus de la nature ; le Déluge au contraire est provoqué par la justice de Dieu, qui n'épargne que les habitants de l'Arche⁷⁴. Tous les exemples cités ensuite par Villani, Pharaon, Ninive, Nabuchodonosor, etc., illustrent la même idée : les fléaux qui se sont abattus sur eux peuvent sembler surnaturels, « sopra natura », voire radicalement contraires au cours naturel des choses, comme relevant d'une contre-nature, « contra il corso di

68. NC XII-2, 3, p. 12 : « Per li astrolaghi naturali fu risposto, ponendo inanzi la volontà di Dio... ».

69. NC XII-2, 3, p. 16.

70. Voir par exemple M. CHAMPION, *Les inondations*, op. cit., t. 2, p. 10 : 1480, d'après Jean de Troyes. « Et eust été le dit bois plus chier, si les astrologiens de Paris eussent dit vérité, pour ce qu'ils disoient que la dite grande gelée dureroit jusques au hictiesme jour de mars, et il desgella trois semaines avant ».

71. NC XII-2, 3, p. 16 : « le ragioni dette delli astrolaghi poteano in parte essere vere, ma non di necessità, se non in quanto piacesse à Dio ».

72. NC XII-2, 3, p. 17.

73. Villani cite « le début de la Genèse ».

74. NC XX-2, 3, p. 18. Sur l'idée d'événements contraires au cours de la nature, comparer notamment avec la *Chronique latine de Guillaume de Nangis de 1113 à 1300*, op. cit., p. 125-126, à propos de coups de tonnerre suivis d'une inondation de la Seine en décembre 1206 : *In vigilia Sancti Nicholai, contra naturam hiemis audita sunt tonitrua, et fulgura micuerunt a quibus in multis locis aedificia sunt incensa ; subsequitur est tanta aquarum inundatio, quod nemo hujus etatis erat qui diceret se vidisse tantae inundationis aliquando illuviem irrupisse.*

natura » mais en définitive ils ont eu lieu par la seule opération de Dieu. Avec insistance, Villani utilise les expressions de « sopra natura » et « contra natura » à propos de chacun des cas qu'il énumère : la puissance de Dieu est telle qu'Il peut faire de sa Création ce que bon Lui semble, et permettre même qu'elle suive en apparence des voies contraires à celles qu'Il lui a données au commencement du monde : « la volonté de Dieu peut et doit suivre le cours de la nature et agir sur la nature comme il Lui plaît, puisque c'est Lui qui l'a faite »⁷⁵. Une telle toute-puissance ne se dément bien sûr ni dans le Nouveau Testament, en particulier dans les miracles de Jésus, ni dans l'histoire profane de l'Antiquité et des siècles qui suivirent : même les invasions des Goths, des Vandales, des Sarrasins ou des Hongrois sur le sol italien sont à comprendre comme autant d'expressions du jugement de Dieu, « quando per corso di natura e quando sopra natura, come piace e dispone la divina potenza »⁷⁶.

Villani pourrait s'arrêter là dans sa recherche des causes : il a accordé à peu près autant de place à deux systèmes explicatifs parallèles mais il est désormais clair pour le lecteur qu'à ses yeux, le second l'emporte sur le premier. Reste pourtant à Villani à faire entendre sa propre voix, après s'être effacé devant les thèses des astrologues et les principaux acteurs de l'Histoire sainte ou de l'histoire universelle. Et, après avoir fait montre d'objectivité et de souci de précision tant dans son exposé des lois régissant le cours des astres que dans son énumération des fléaux de Dieu à travers les âges, il fait place à une troisième explication, aussi subjective qu'invérifiable contrairement aux deux précédentes, et qui a pourtant clairement sa faveur. La nuit où commença le déluge, un ermite de Vallombreuse aurait eu la vision d'une multitude de cavaliers noirs et redoutables ; interrogeant l'un d'entre eux pour comprendre ce que signifiait une telle apparition, il s'entendit répondre : « Nous allons submerger la ville de Florence à cause de ses péchés si Dieu nous le permet »⁷⁷. L'ermite était en oraison, et c'est avec la caution de Dieu, « da la parte di Dio » qu'il adresse la parole à l'un de ces noirs guerriers : Villani se prémunit contre toute objection sur le caractère divin d'un tel avertissement. Et pour plus de garantie, il s'enquiert de la véracité d'un tel fait auprès de l'abbé de Vallombreuse⁷⁸. L'abbé justifie l'ermite *ex machina* qui vient couronner de sainteté la recherche de vérité de Villani.

Du ciel, de l'histoire et de la prophétie, le chroniqueur est redescendu à Florence, évoquant les vices codifiés – orgueil, avarice, envie, vanité, gourmandise, luxure – et les malheurs de divers ordres tombés sur la ville depuis l'an 1300. Il a enfin choisi son interprétation ; le déluge est un jugement de Dieu, aussitôt révisé par Sa Miséricorde : « Et moi l'auteur, voici mon avis au sujet de ce déluge : c'est à cause de nos scandaleux péchés que Dieu nous a fait connaître sa justice de par le cours du ciel, et ensuite sa miséricorde, puisque la catastrophe dura peu, nous évitant la destruction totale grâce aux prières des saints et des religieux qui habitent notre ville et ses alentours et à cause des aumônes que l'on fait largement à Florence ».

Villani n'est pas un homme de science. Après avoir exposé de son mieux plusieurs systèmes scientifiques d'explication de l'inondation qui mit Florence en péril de mort, sans en exclure aucun, il n'éprouve pas le besoin de choisir entre eux. Il se rallie au miracle de punition – bien sûr sans prononcer le nom mais en admettant que Dieu a agi « par-dessus le cours de la nature ». Visible-

75. NC XII-2, 3, p. 19.

76. NC XII-2, 3, p. 22.

77. NC XII-2, 3, p. 23.

78. NC XII-2, 3, p. 22-23.

ment cependant ce choix ne l'empêche pas d'analyser l'événement comme une « catastrophe naturelle » et comme un événement historique. La variété des angles d'approche du chroniqueur florentin ne manifeste certainement pas l'incohérence d'une pensée mais plutôt la grande ferveur du questionnement sur le monde qui anime un milieu laïc « honnêtement » cultivé au milieu du XIV^e siècle.

Laurence MOULINIER, Université de Poitiers, Département d'histoire, 8, rue Descartes, F-86022 Poitiers Cedex

Odile REDON, Université de Paris-VIII, 2, rue de la Liberté, F-93526 Saint-Denis Cedex 02

L'inondation de 1333 à Florence : récit et hypothèses de Giovanni Villani

L'inondation catastrophique de Florence en novembre 1333, à la suite de violentes pluies et de la crue de l'Arno, est longuement décrite et commentée par le chroniqueur Giovanni Villani (*ca* 1280-1348). Il situe l'événement dans la continuité de l'histoire de Florence et propose plusieurs systèmes d'explication issus de sa réflexion personnelle et des débats qui agiterent la ville. Le problème est de comprendre, en reliant ce récit à toute une tradition « chronistique », quels savoirs du fleuve sont mis en jeu, quelles causalités sont proposées lorsque la ville blessée s'interroge sur la catastrophe ; le choix est principalement entre les conjonctions astrales et la volonté divine. Dieu a le dernier mot.

Chronique – astrologie – fleuve Arno – catastrophe naturelle – miracle de punition

The flood of the River Arno in 1333 : Giovanni Villani's Narration and Hypotheses

The disastrous flood of Florence in November 1333, resulting from violent rains and the overflowing of the Arno, is described and commented on at length by the chronicler Giovanni Villani (*ca.* 1280 -1348). He places the event in the continuity of the history Florence, and proposes several explanatory systems born of his personal reflections and of the debates which agitated the city. The problem is that of comprehending, having linked the narrative with the whole chronicling tradition, which knowledge of the river is in question, and which causalities are proposed when the damaged city wonders about the catastrophe : the choice is principally one between astral conjunctions and divine will. God has the last word.

Chronicle – astrology – River Arno – natural catastrophe – punishment miracle